

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL

JOURNAL DES FAMILLES.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois,
par livraison de 16 pages.

Pour Abonnement et prime, un An \$1.00.
Bureaux à Montréal, 20, Rue St. Vincent.

SOMMAIRE.—Chronique.—Bulletin Religieux : Le St. Père à Castel-Gandolfo ; Napoléon III en Suisse ; arrivée de plusieurs Polonais à Paris ; mines de charbon en Angleterre ; Choléra à Alexandrie, à Ancône ; conférences de St. Vincent de Paul à Rome ; œuvre de la Ste. Enfance.—Le Chemin du Bonheur, par Et. Marcel, (suite).—Étude sur la flamme, (suite).—Discours prononcé par M. Thibault, curé de St. Hubert.—Ducis ou la réconciliation, par H. Van Looy.—Essais poétiques, par M. L. P. Lemay.

CHRONIQUE.

SOMMAIRE.—Affaires canadiennes.—Nos visiteurs.—L'Exposition.—Le *Post* et les Canadiens-français.—Situation aux États-Unis.—Les républicains et les démocrates.—La doctrine Monroe.—Maximilien.—Deux séanx en Angleterre.—Entrevue de San-Sebastian.—Mort du général de Lamoricière.

Le Canada, qui comptait à peine soixante mille âmes lors de la cession, est certainement aujourd'hui le plus beau fleuron de la couronne britannique et l'une des premières colonies du monde. Son nom est dans toutes les bouches, son avenir paraît intéresser tous les peuples. La constitution de cette jeune nation, sa forme de gouvernement ne peuvent exercer qu'une très-grande influence sur les destinées du continent américain. Aussi les hôtes distingués des provinces maritimes, que Montréal fête en ce moment, sont-ils pleins d'admiration et d'éloges pour tout ce qu'ils voient. L'exposition d'Hamilton et de Montréal, qui a été cette année plus belle que jamais, leur a dit nos ressources et l'industrielle activité des deux races qui peuplent le Canada. Nul doute que rendus chez eux, ces hommes de mérite, ne fassent disparaître à notre égard bien des jugements faux et bien des préjugés malheureux.

Ils imiteront en cela la générosité et tout à la fois l'impartialité du rédacteur du *Courrier des États-Unis* qui vient de réfuter amplement les pauvretés d'une certaine presse américaine sur notre compte et venger noblement les Canadiens-français des injures de l'ignorance.

Le *Post*, en effet, publiait dernièrement que les Canadiens-français, en raison de leur origine, sont arrivés à une période où ils doivent nécessairement disparaître pour faire place à une population plus intelligente et plus industrielle.

Nous ne chicanerons pas le *Post* sur le chapitre de l'industrie. Sous ce rapport, avec de magnifiques pouvoirs d'eau, avec presque toutes les matières premières à notre disposition, nous sommes sans aucun doute en arrière des États-Unis ; mais nous ajoutons avec le *Courrier* :

N'en déplaise au *Post*, il n'y a pas de race plus vigoureuse et qui renferme en elle-même plus de vitalité que la race française du Canada. Les citoyens de Québec et de Montréal ne sont pas indignes de leurs ancêtres, qui, malgré leur petit nombre, ont fait trembler tant de fois les colons de la Nouvelle-Angleterre, et que les armées anglaises n'ont vaincus que lorsque la France a décidément abandonné ses enfants qui tenaient haut son drapeau. Cette race n'est pas prête à périr, qui, en un siècle, s'est augmentée de 60,000 âmes à plus d'un million, sans le secours de l'émigration.

Ce pays, par la force des choses, n'a pas marché du même pas que la France, son ancienne métropole, dont il était isolé, ou que l'Angleterre triomphante, que rien ne préoccupait. La race française du Bas-Canada a été exclusivement occupée, pendant un siècle, à lutter pour son existence même, toute autre considération devant pâlir devant cette considération majeure. On reproche au Bas-Canada d'avoir conservé des institutions qui ne sont plus de notre temps. Quelles institutions ? Est-on bien sûr que ce ne sont pas ces institutions qui ont empêché les Canadiens-français d'être engloutis par la grande marée Anglo-Saxonne ?

Fidèles aux traditions de la mère-patrie, malgré leurs malheurs, les Canadiens ont tenu à conserver la langue et les institutions qu'elle lui avait léguées. Qu'ils n'eussent pas fait corps à part, le lendemain de la conquête, ils étaient absorbés : la fondation d'une nationalité franco-canadienne, qui existe bien réellement aujourd'hui sur les bords du St. Laurent et qui s'est plus d'une fois affirmée, devenait impossible.

Certes, la situation pour les Canadiens est hérissée de difficultés. Que de mauvaises volontés à combattre, que de convoitises à déjouer, que d'obs-

taclés à vaincre ! Espérons que la patience et la fermeté ne leur manqueront pas plus aujourd'hui qu'elles ne leur ont fait défaut au jour des épreuves passées. Si la nationalité canadienne venait à disparaître, ce serait un immense malheur, car le dernier rejeton de la famille française en Amérique serait étouffé avec elle.

Après tout, la presse américaine ne devrait pas prendre les choses sur un pareil ton de mépris pour un peuple qui lui a fourni peut-être ses meilleurs soldats, durant la dernière guerre, et qui lui a payé avec son sang noble, le bénéfice de son voisinage. Que le *Post* compare les deux peuples, et il verra certainement que si l'un surpasse l'autre en industrie, il le surpasse également en vices et en immoralités. C'est toujours l'histoire de la poutre, aussi vieille que le monde, et qui ne périra qu'avec le monde.

A part ce petit démêlé avec la presse des Etats-Unis, nous n'avons qu'à la féliciter de la manière calme et modérée de ses conseils aux chefs qui ont entre leurs mains ses immortelles destinées. Cette modération dans la victoire, ce calme dans le règlement des graves questions qui avaient mis les armes aux bras de huit millions d'hommes, se rencontrent rarement et méritent de fixer l'attention de l'histoire.

M. Johnson, comme nous le prévoyions, a décidé ment rompu avec les radicaux ou républicains avancés, dont le programme était l'affranchissement immédiat, à tout prix, de la race noire, en lui accordant des droits qui auraient jeté la valeureuse nation du Sud dans les fers. Le désappointement a été grand sur toute la ligne. Le silence des républicains a été éloquent : mais enfin ils ont retrouvé leur vieille bonne humeur, comme au temps de M. Lincoln, et plutôt que de sacrifier aux démocrates les riches dépouilles du pouvoir et des places, ils ont préféré laisser M. Johnson faire à sa guise. Les diverses conventions républicaines qui ont présentement lieu dans toute l'Union pour le choix des officiers publics ne diffèrent pas essentiellement des conventions démocratiques. Elles approuvent les vues de M. Johnson, à l'égard des individus dernièrement en rébellion, qui comptent la perpétuation de l'Union et la prohibition de l'esclavage comme les résultats irrévocables de la presse. Elles approuvent les démarches préliminaires pour relâcher les liens de l'autorité militaire dans les Etats du Sud, et pour rendre à leurs citoyens le contrôle complet de leurs affaires locales, aussitôt que la chose sera compatible avec le maintien de l'ordre, de la paix et de l'abolition de l'esclavage, et que l'autorité nationale aura rem-

pli ses obligations constitutionnelles. Le rétablissement de la paix permettra de même au gouvernement de rendre aux tribunaux civils du pays leur juste et naturelle suprématie. Le scandale des Commissions militaires ne se renouvellera plus à l'avenir. Là-dessus, il n'y a qu'un sentiment partagé par les deux partis. Il en est à peu près de même de la politique étrangère. Nous avons confiance, dit la convention républicaine de Syracuse, dans la direction donnée par le Président Johnson à nos relations extérieures, dans sa sollicitude pour qu'on fasse droit à nos justes demandes et qu'on répare les insultes et les griefs dont nous pouvons avoir à nous plaindre. Nous pensons qu'il maintiendra la politique traditionnelle de notre gouvernement qui regarde l'intervention des puissances étrangères dans les institutions du continent comme hostile à notre repos et menaçante pour notre indépendance.

Tel est à peu près le langage des deux factions qui divisent les Etats-Unis. Mais le Président Johnson semble décidé à ne pas plus tenir compte de leur unanimité sur ce point que de leurs dissidences sur d'autres points non moins intéressants. Ces menaces, selon toute probabilité, s'adressent à Maximilien, et, par ricochet à Napoléon III. Or, si, le quatre du mois prochain, M. Johnson reconnaît, suivant la croyance générale, l'empire mexicain, que diront les démocrates et les républicains ? Ils approuveront. Car il nous est difficile de croire à la bonne foi d'hommes qui, il y a deux mois, disaient et écrivaient à peu près le contraire de ce qu'ils disent et écrivent aujourd'hui, et qui, après avoir demandé toutes les rigueurs de la loi contre les vaincus, approuvent toutes les grâces.

Du reste, que fait à Maximilien la reconnaissance des Etats-Unis ? L'épée qui a été assez puissante pour fonder dans ces contrées lointaines un empire puissant, ne pourra-t-elle point le soutenir au besoin ? Qu'ont de commun la doctrine Monroe et un trône dans l'ancien royaume de Montézuma ? En quoi une couronne nuira-t-elle plus à l'indépendance des Etats-Unis que l'ancienne chaire présidentielle de Juarez ? L'empire existe au Brésil ; a-t-on jamais songé à coiffer le gouvernement constitutionnel de don Pedro du bonnet phrygien, pour la satisfaction de la doctrine Monroe ? Non, évidemment. Et c'est aujourd'hui, au lendemain d'une guerre désastreuse, quand Juarez est sans patrie comme sans autorité, vagabond et vivant de rapines, lui et ses partisans, que le gouvernement de Washington se lancerait dans les hazards d'une campagne et contre le Mexique et contre la France ! Encore une fois, non : le peuple américain a

plus de bon sens pratique et connaît mieux ses intérêts.

L'Angleterre, en ce moment, est en proie à deux fléaux, le *rinder pest*, cette maladie épidémique qui décime les étables, les herbages de l'Angleterre et de l'Ecosse, sans que les gens de la science aient même pu se mettre d'accord sur son origine et son mode efficace de guérison. L'Irlande, dont le sol est un pays de patates pour près des trois quarts au moins de la surface, est parvenue jusqu'à présent à se soustraire aux ravages de l'épizootie. Mais elle a demandé d'une seule voix la quarantaine contre la peste anglaise et l'exclusion de tout bétail étranger.

Voici ce que nous trouvons dans les journaux à ce sujet :

Le vice-roi, Lord Woodhouse, ne croyant pas pouvoir adopter une pareille mesure que Sir George Gray avait refusée aux nourrisseurs et aux fermiers anglais, les compagnies de bateaux à vapeur de Dublin ont refusé de transporter les bestiaux, et les autorités n'ont pas laissé débarquer ceux qui étaient à bord d'Holy-Head.

Des meetings se sont organisés de tous côtés, à l'instigation des lords et des membres de la chambre des communes. Lord Noos a prononcé le mot de rappel de l'Union, en disant que "c'était le moment d'examiner si le pays avait le gouvernement qui lui convenait le mieux." Plus de quatre-vingt représentants légaux de l'Irlande ont signé et envoyé une adresse au premier ministre, pendant que les frères fenians, cette franc-maçonnerie constituée par les émigrants d'Amérique, fusaient l'exercice au clair de lune sous les ordres d'un sergent ou d'un caporal en retraite, ou même en plein soleil, le dimanche, sous prétexte de jouer au ballon.

En présence de ces manifestations, Lord Palmerston a cru prudent d'envoyer la flotte anglaise sur les côtes d'Irlande et d'ordonner à sa police d'arrêter les frères fenians les plus turbulents. L'agitation est considérable en Irlande. Le clergé catholique fait tout en son pouvoir pour maintenir l'obéissance aux lois, mais avec peu d'espoir de réussir.

L'autre fléau qui désole l'Angleterre, c'est l'infanticide, sévissant d'une manière si grave, qu'on dirait le massacre des innocents.

Il y a dans cette récrudescence de crimes, d'une nature spéciale, quelque chose d'étrange, d'inexplicable, surtout au moment où l'esprit d'ordre et de prévoyance, le goût de l'instruction, le sentiment de la responsabilité, du devoir, de la morale, ont fait de si grands progrès dans tous les rangs de la

société en Angleterre ; lorsque les riches ont toujours les mains et la bourse ouvertes pour venir en aide aux privations et aux souffrances, et font la charité par millions ; où les classes laborieuses abandonnent les tavernes et les palais de gin pour mettre aux banques d'épargne, pour suivre des conférences, pour produire, pendant leurs heures de loisir, des œuvres d'art figurant avec honneur à ces expositions de travailleurs si nombreuses dans ces derniers temps.

Cette anomalie, difficile à expliquer, mérite l'attention sérieuse des philosophes et des législateurs. Prouve-t-elle, du moins, comme certains esprits le prétendent, la supériorité du protestantisme sur le catholicisme ? Nous n'envions pas, pour notre part, une pareille supériorité, et nous l'abandonnons volontiers à qui de droit.

Les nouvelles politiques du reste de l'Europe sont sans importance. L'Empereur Napoléon et l'Impératrice ont eu une entrevue à San-Sébastien avec la Reine et le roi d'Espagne. Rien n'a transpiré de cette entrevue si ce n'est que la plus grande cordialité n'a cessé de régner entre ces augustes personnages.

Les démonstrations amicales des flottes de France et d'Angleterre sont enfin terminées après avoir duré près de trois semaines. Quelques-uns des bâtiments français, on s'en souvient, étaient allés d'abord porter à leurs voisins une aimable invitation ; puis, la flotte anglaise, composée de frégates cuirassées, navires, dit un journal, d'un aspect plus terrible qu'élégant, se rendit à Cherbourg où elle se trouva le 15 août et où elle mêla fraternellement la grosse voix de ses canons Armstrong au tonnerre des canons rayés de France. Les deux flottes, après s'être rendu mutuellement tous les honneurs prescrits, après s'être livrées à tous les plaisirs et banquets que comportait le programme officiel, à toutes les gracieusetés, courtoisies et félicitations qu'il est d'usage d'échanger entre amis, partirent de conserve pour se rendre à Brest où les fêtes recommencèrent. On dit les officiers anglais ravis, enchantés de l'hospitalité française.

De Brest, les escadres de plus en plus étroitement unies, se dirigèrent ensemble vers la rade anglaise de Spithead, en vue du port militaire de Portsmouth, lieu infernal rempli de forges et de canons, d'arsenaux et d'instruments meurtriers de toutes sortes. Portsmouth a une physionomie sombre, dure et sévère bien plus que gracieuse ; on dirait un véritable Croquemitaine des nations, les pieds dans la mer et le corps tout bardé de fer. Il faut être trois et quatre fois invité pour appro-

cher de lui sans défiance. Mais jugez de l'amitié que les Anglais ont aujourd'hui pour les Français! Leur vieux Portsmouth, à la mine si renfrognée, si revêche, a daigné sourire pour les recevoir! Que dis-je sourire? Il a ouvert ses grands bras, les a embrassés cordialement, a mangé des bœufs énormes en leur honneur et finalement a sauté de joie. Le croirait-on? Portsmouth devenu folâtre à l'arrivée des Français et leur donnant un bal, un vrai bal aux violons, et qui n'a rien de commun avec la danse sans rire, la danse des boulets de canons et du branle-bas de combat! Ciel! où allons-nous?

Pour lors donc, les officiers français étaient à Portsmouth, caressés, choyés, fêtés, honorés, admirés. Et là, les Anglais leur ont montré un vieux navire à trois ponts, précieusement conservé. C'est le vaisseau que montait Nelson à la bataille de Trafalgar et sur lequel il tomba frappé par une balle française, le 21 octobre 1805. C'étaient les amitiés qu'on se faisait dans ce temps-là, qui apparemment ne reviendra plus. Ce fut le 1^{er} juillet 1765 que le *Victory* descendit des chantiers de Portsmouth pour prendre possession de la mer, et y jouer le rôle considérable que nous savons. Il avait donc accompli sa centième année le 1^{er} juillet dernier.

« Lorsque le *Victory*, raconte le correspondant d'un grand journal, M. John Wilks, rentra en Angleterre, ramenant le cadavre de l'illustre amiral, il était affreusement mutilé, faisait eau de toutes parts et naviguait avec d'extrêmes difficultés. Les boulets avaient broyé ses œuvres vives, disloqué sa mâture et percé sa carène de part en part en plusieurs endroits. Ce n'était plus qu'une carcasse impropre au service naval et qui eût été condamnée à une démolition immédiate, si la mort de Nelson ne l'avait vouée désormais à une sorte d'immortalité. Par ordre exprès du gouvernement anglais, on répara le navire avec des soins infinis et l'on en fit une sorte de relique nationale.

« Remanié une fois de plus en 1844, le *Victory* n'est maintenant qu'un stationnaire où les *midshipmen*, après avoir accompli leurs études à l'école navale, viennent faire une sorte de stage et se tenir à la disposition de l'amirauté, pour de là être distribués sur les navires à service actif.»

Mais la nouvelle qui prime toutes les autres, c'est la mort presque subite d'un grand capitaine et d'un grand chrétien, du général de Lamoricière, un des plus illustres soldats qui aient illustré la France dans le siècle présent. Le noble vaincu de Castelfidardo n'est plus, mais sa mort jette une émotion profonde dans la chrétienté tout entière,

et son nom est impérissable comme la cause qu'il a dernièrement soutenue de son épée contre les sicaires de la révolution italienne. Nous reviendrons sur cet illustre général.

BULLETIN RELIGIEUX.

MÉLANGES.

Les correspondances de Rome disent que le Saint-Père continuait de jouir d'une excellente santé à Castel-Gandolfo. Elles ajoutent que Pie IX a dû tenir un consistoire secret vers la fin du mois de septembre, Sa Sainteté ayant l'intention de rentrer à Rome dans le milieu de ce mois.

:

L'Empereur et l'Impératrice sont allés faire une excursion à Arenenberg, en Suisse. Au retour, à Neufchâtel, les chevaux de la voiture où se trouvait la princesse Anna se sont emportés. La voiture a versé. La princesse a reçu des contusions à la tête. Mme la comtesse de Montebello et Mlle Bouvet, lectrice de l'Impératrice, ont été aussi blessées.

:

Il vient d'arriver à Paris plusieurs Polonais transportés en Sibérie en 1863 et qui ont réussi à s'échapper.

:

On compte en Angleterre 3,220 mines de charbon. Le nombre d'hommes qui y travaillaient l'année dernière était de 307,512. Il résulte d'une statistique que l'année dernière il y a eu 777 accidents dans les mines; c'est 20 de plus que l'année précédente. 867 individus ont péri dans ces accidents.

:

On écrit de Catane, que, la veille, deux fortes secousses de tremblements de terre ont renversé soixante-quatre maisons dans des villages voisins d'Aurèle. Il n'y a pas eu de victimes.

:

On écrit de Marseille que les envoyés japonais sont incessamment attendus dans ce port. L'ambassade se compose de six personnes qui occupent un haut rang à la cour du taïconn, et qui sont chargées auprès de l'Empereur d'une mission spéciale de la part de ce souverain.

:

M. Langlais, conseiller d'Etat, qui a accepté le poste de ministre des finances au Mexique, a dû s'embarquer le 15 septembre à Saint-Nazaire pour se rendre à sa nouvelle destination.

:

Le fils aîné du président Lincoln est depuis quelques jours à Paris; il est âgé de dix-neuf ans.

:

Les évêques catholiques d'Irlande, au nombre de vingt-sept, viennent de se réunir à Dublin; ils ont délibéré sur quelques questions qui, au dire d'un journal anglais, sont d'une importance capitale.

* * *

L'inauguration du grand tunnel qui donne passage au chemin de fer de Nice à Menton (frontière d'Italie), a eu lieu le 21 août. C'est entre Nice et Villefranche qu'est établi cet ouvrage d'art considérable, qui n'a pas moins de 4,500 pieds de longueur.

* * *

Les évêques de la république de l'Équateur, réunis en concile à Quito, ont rédigé et envoyé une longue adresse au Saint-Père.

* * *

Des lettres d'Alexandrie portent le nombre des victimes du choléra, en Égypte, pendant la durée du fléau, c'est-à-dire pendant 40 jours, à 82,000.

Une sœur de charité écrivait d'Alexandrie à sa supérieure :

« Un millionnaire grec-schismatique nous a donné quinze mille francs, en apprenant que nous avions soin des schismatiques aussi bien que des catholiques. Le pacha nous a envoyé vingt mille francs, en récompense des services que nous avons rendus à ses sujets pendant l'épidémie. »

* * *

Les victimes d'Ancone sont beaucoup plus nombreuses que le disent les bulletins; sept médecins, onze sœurs de charité et plusieurs ecclésiastiques ont succombé et sont morts victimes de leur généreux dévouement.

M. le comte de Castellane, consul de France à Ancone, a adressé la lettre suivante au syndic de la ville avant le 15 août :

« Monsieur le Syndic, — Le deuil immense qui s'étend sur votre noble ville interdit, en ce moment, toute manifestation de joie à ceux qui partagent du fond du cœur votre tristesse et votre douleur.

« *Le Te Deum* que le consulat de France a coutume de faire célébrer à Lorette à l'occasion de l'anniversaire de la fête de S. M. l'Empereur Napoléon, n'aura pas lieu cette année.

« Nous aimerions à ce que les enfants que l'épidémie a privés de leurs parents regussent, ce jour-là, un témoignage des sentiments de la sympathie et de la profonde commisération qu'une pareille calamité inspire en France. Je vous prie donc, M. le syndic, de bien vouloir faire distribuer, le 15 août, aux orphelins du choléra, la somme de 500 fr. que j'ai l'honneur de mettre à votre disposition. Veuillez agréer, etc. »

* * *

Nous apprenons de Ravenne, qu'en pratiquant des fouilles dans un champ, on a trouvé un vase de terre renfermant 288 monnaies d'or à l'effigie des empereurs romains du premier siècle de l'ère chrétienne. Chacune de ces monnaies vaut environ 20 francs.

* * *

D'après un rapport des Conférences de St. Vincent de Paul, pour 1863 et 1864, Rome possède 14 conférences, qui, en 1863, renfermaient 284 membres actifs, 19 membres honoraires et 330 souscripteurs. En 1864, le nombre des membres actifs a été de 302, celui des membres honoraires de 28, celui des souscripteurs de

326. Les conférences visitent, chaque semaine, environ 400 familles et patronisent 300 enfants.

Les aumônes s'élèvent à 20,000 fr. par an, sans compter le vestiaire, les remèdes et d'autres secours qui sont distribués aux pauvres.

* * *

Le Séminaire des Missions Étrangères, fondé depuis une vingtaine d'années à All-Hallows, près de Dublin, a envoyé, cette année, 45 jeunes missionnaires en Angleterre, en Écosse, en Amérique et en Australie. Un d'eux a reçu en partage l'Écosse; onze, l'Angleterre; seize, différents pays de l'Amérique du Nord, et dix-sept, l'Australie.

* * *

ANNALES DE LA STE. ENFANCE.—Le Conseil Central de l'Œuvre de la Ste. Enfance a publié le compte général des recettes et des dépenses pour l'exercice 1864-1865. Les recettes se sont élevées à 1,682,308 francs. Dans la seule province du Su-Tchuen occidental, en Chine, Mgr. Pinchon, vicaire apostolique, accuse un chiffre de plus de 10,000 enfants noyés par leurs parents pendant une famine.

LE CHEMIN DU BONHEUR.

(Suite.)

III

L'ONCLE GIRAUD.

N'avons-nous pas mentionné, dans notre précédent chapitre, qu'il existait, fort loin des landes de Montrenil à un deuxième étage de la rue Duphot, un fin bonhomme d'oncle qui devra jouer un certain rôle dans notre histoire ? Il m'est avis que nous devrions retourner un peu en arrière pour faire connaissance avec lui. A cet effet, nous laisserons Albert endormi dans sa grande chambre délabrée, tandis que le vent siffle sur la bruyère et que Mlle Renée fait sa prière du soir.

Entrons tout droit, comme si le Diable Boiteux nous eût prêté sa béquille, dans ce petit appartement confortable où les fauteuils rebondissent, où la batterie de cuisine étincelle, où la cave à liqueurs et les verres à champagne scintillent sur le buffet. C'est bien le nid chaud et rembourré d'un vieux garçon qui s'écoute vivre, et qui n'a plus d'autre souci au monde que celui de bien digérer son dîner.

M. François Giraud est un homme de cinquante-cinq ans environ, grand, frais de teint, large de carrure, lesté, malgré l'embonpoint qui a envahi le buste. Il a le regard vif et scrutateur d'un industriel vieilli dans les affaires et habitué à apercevoir du premier coup d'œil les plus minces défauts d'un tissu et les plus subtiles finesses d'un confrère en rouenneries. Son front et chauve et légèrement ridé, comme celui d'un homme qui a eu sa fortune à faire, et qui l'a faite vaillamment, en dépit de la hausse des cotons et de l'augmentation des salaires. Voilà pourquoi il redresse aujourd'hui fièrement la tête, en croisant les bras derrière son dos et faisant résonner ses breloques sur son ventre arrondi, comme un triomphateur satisfait. C'est qu'il a triomphé en effet, le père Giraud, dans ses rudes batailles en partie double, sur le terrain des toiles peintes et des mada-

polams, et qu'il peut se dire aujourd'hui avec orgueil : " Je suis le fils de mes œuvres. Mes actions sont en rentes sur le grand livre. Un verre de Lafitte à ma santé ! "

Or, monsieur Giraud peut bien avoir de fort bons vins dans sa cave et de forts séduisants coupons dans son secrétaire, mais il n'a malheureusement que deux personnes à aimer au monde : lui d'abord ; son neveu ensuite. Il aime lui, c'est-à-dire son corps, d'un amour unique, entier, intéressé surtout ; il se soigne, s'observe, se surveille, comme un marin sa boussole, ou un alchimiste son creuset. Mais il n'est pas facile de dire comment il aime son neveu. Pour le faire bien comprendre, il faut recourir à des exemples.

Il arrive parfois qu'un habile mécanicien a besoin d'un rouage pour faire mouvoir sa machine : il choisit ce ressort précieux et le façonne selon ses désirs et ses vœux. Comme il polit son instrument, comme il l'assouplit, comme il le graisse afin de l'adapter sans secousse au puissant engin auquel il veut donner par ce moyen le mouvement et la vie ! Mais que le ressort grince et résiste, que le rouage d'acier éclate sous la pression, et alors vous voyez l'inventeur briser avec mépris l'instrument indocile et en jeter les morceaux aux cendres de son atelier.

Un père, par exemple, a rêvé pour son bambin les splendeurs de la gloire militaire ; il voit dans ses songes un grand cheval de bataille tout harnaché pour le futur vainqueur ; l'épaulette d'or scintille à ses yeux comme une étoile, le plumet tricolore flotte à l'horizon au-dessus d'un faisceau de baïonnettes. Comme il sourit orgueilleusement en le voyant brandir son sabre de bois ! avec quelle joie intérieure, il l'entend grossir sa petite voix grêle et crier : " En avant ! marche ! A l'assaut, braves Français ! " C'est moins le fils que le général qu'il aime dans le gamin. Mais que celui-ci s'avise un jour de dédaigner les délices de la gamelle et les attraits de la charge en douze temps ; qu'il abandonne le briquet de cavalerie pour l'aune du négociant ou le compas de l'architecte ; qu'il mette à néant les ambitions paternelles, et nous verrons ce qui en adviendra !

Or, l'oncle Giraud a aussi échafaudé un rêve à propos de son neveu Albert Mauvoix. Seulement, ce rêve, comme il convient à la nature du bonhomme, n'est pas fort splendide, mais très-solide. François Giraud ne veut pour son neveu ni les lauriers du poète, ni l'épée du conquérant, ni la gloire de l'artiste. Il ne le voit non plus ni orateur, ni publiciste, ni ingénieur, ni industriel ; il le rêve propriétaire soucier. Il connaît trop bien les lasses de la vie active pour vouloir y engager son neveu, qu'il croit trop indolent ou trop faible pour les supporter. Lui-même est parvenu tard à la fortune, et trouve plus commode de placer sa fortune sur les fonds publics que de l'employer à acquérir des biens qui nécessiteraient une surveillance continuelle. " Mais, se dit-il, " voici Albert qui est jeune, bien élevé, beau garçon ; " je lui ai fait donner une éducation soignée et je lui " laisserai de belles rentes bien solides. Avec tout cela, " il peut épouser une femme qui lui donnera un ché- " teau, un parc, des bois, des champs. J'irai passer l'été " dans mes terres (à mon neveu ou à moi, n'est-ce pas " la même chose ?) je tueraï des perdrix en automne, et " je me promènerai en veste de coutil pour aller voir le " froment de nos récoltes et les groupes de chasselas que " nous aurons sur les treilles."

Ainsi la future nièce du père Giraud devait avant tout, posséder terre aux champs, sinon pignon sur rue. Elle devait produire, non des titres de noblesse, mais des titres de propriété ; tant de bois, tant d'étangs, de prairies, de vignobles. Le bonhomme avait fait son chiffre : il demandait deux cents hectares ; il ne consentait à en rabattre quelques dizaines qui si le château était considérable et le parc garni de gibier. Venez, ça, mesdemoiselles ; apportez-moi les baux de vos fermiers, les comptes de vos régisseurs ; vérifions l'état de vos terres labourables et de vos champs en jachère ; comptons un peu ce que vous possédez en eaux vives et en bois taillis, et voyons si vous pouvez prétendre à la main de mon neveu Albert et à la bénédiction de son oncle.

Or, le plan était depuis longtemps tracé dans l'esprit du bonhomme, et il avait tout préparé pour le mettre à exécution. Peu soucieux de voir le jeune homme se livrer à une carrière active, il lui avait fait étudier le droit pour armer d'avance le futur propriétaire contre les envahissements de ses voisins et les déprédations de ses quasi-vassaux. François Giraud était logique dans ses idées et conséquent dans sa conduite. En fait de principes, il ne possédait que ses quatre règles ; tout ce qui est idée, représentation, symbole, lui paraissait une hallucination ou un leurre. Il ne s'attachait qu'à ce qui est matériel par excellence : la terre ; et il la préférait même aux richesses de papier, soumises aux oscillations de la hausse et de la baisse. Il était doué d'une grande pénétration, rendue plus aiguë encore par un besoin pressant, et une impérieuse nécessité d'examen. Seulement l'habitude de mettre à nu toutes les roueries du métier avait faussé et perverti cette faculté précieuse. A force de voir de rusés compères colportant des indiennes mauvais teint, il avait fini par considérer tous les hommes comme des voyageurs de commerce cherchant à écouler, par un éloquent prospectus, quelques piètres marchandises. A ses yeux, chaque individu jouait un rôle et tenait un langage auquel il n'était nullement tenu de conformer ses idées et sa conduite. Un sermon éloquent, une chaleureuse profession de foi lui faisaient l'effet du moiré à une étoffe, ou du cachet de cire apposé à une bouteille de vin : " C'est fort beau, c'est bien dit, " avait-il en se frottant les mains. Ça me rappelle tout " à fait les commis voyageurs qui, en 30, voulaient me " couler du coton 4 fils pour du 6 fils, et qui auraient " persuadé beaucoup de nos confrères, tant ils savaient " bien faire l'article. Mais faudrait encore un peu plus " de bagout pour en donner à garder au père Giraud."

Heureusement pour Albert, il avait trop vécu près de son oncle pour que le scepticisme du vieil industriel eût pu influer beaucoup sur son caractère et ses idées. Sa mère, la sœur du bonhomme, avait une nature tendre et croyante, bien différente de celle du fabricant d'indiennes. Elle était morte trop tôt pour laisser à son fils ses conseils, mais assez tard cependant pour qu'il ne pût oublier sa tendresse ; et ce souvenir chéri avait laissé au cœur d'Albert le besoin de croire et d'aimer.

Du reste le jeune homme avait un caractère doux et docile. Reconnaisant envers son oncle qui se montrait indulgent et libéral, il était assez disposé à se laisser marier par lui, comme il s'était laissé placer à Sainte-Barbe, comme il s'était laissé inscrire à l'École de Droit, où il avait tout doucement conquis son diplôme.

Au besoin cependant le sang des Giraud pouvait se réveiller en lui ; il était capable de résolution et de per-

sistance. Mais jamais encore il n'avait senti l'instinct de la résistance ; ni compris l'ardeur de la lutte ; seulement ces forces sommeillaient au fond de son cœur, inconnues au jeune homme lui-même, prêtes à se réveiller au jour solennel de l'action.

L'hiver précédent, Albert avait été présenté à Mlle Olympe, ou plutôt à sa mère, Mme Richer, de la Tourmellière, depuis qu'elle avait ajouté à son nom le bien la dénomination aristocratique d'un château tout nouvellement acquis. Mlle Olympe réalisait l'idéal de l'oncle et ne déplaisait pas au neveu. D'une part, elle avait la gaieté et la coquette assurance d'une fille qui se connaît de jolis yeux et une belle dot ; de l'autre, elle était héritière d'un château, de quatre fermes et d'une forêt en Poitou. Puis, il y avait encore d'anciennes relations de métier. Le père Richer avait été le confrère du père Giraud, et venait de mourir en laissant à sa femme une filature grandiose et des rentes solides qu'elle s'était hâtée de convertir en immeubles. Avec quel transport Mme Richer avait quitté le toit de son établissement industriel pour sa résidence de châtelaine ! Elle avait l'instinct propriétaire, cette petite Mme Richer, vive, bavarde et alerte. Elle énumérait les pêches et les melons de ses jardins avec une éloquence qui faisait venir l'eau à la bouche du père Giraud ; elle étendait ses deux gros bras potelés pour montrer la circonférence des ornements de son père, et le bonhomme voyait, la nuit, des arbres gigantesques se dresser devant ses yeux éblouis. Quand Mme Richer, au bout de cinq minutes de la conversation la plus indifférente, était parvenue à se placer sur son terrain et à faire intervenir à tout propos ses fermiers, son bétail, son foin et ses viviers, le pauvre homme se sentait saisi d'une envie furieuse qui ne pouvait raisonnablement s'assouvir que par le mariage projeté. Certes, François Giraud eût donné son âme, s'il eût pensé en avoir une, pour que son neveu Albert épousât le beau domaine en Poitou. C'est en conséquence de ses projets qu'après avoir plusieurs fois conduit le jeune homme chez les dames Richer pendant son séjour à Paris, il le munit un beau jour de fines chemises de batiste, de gants jaunes et de bottes vernies, et le conduisit à la gare du chemin de fer d'Orléans avec les exhortations les plus entraînant : « Avant tout, le succès ! lui répéta-t-il, au moment où le dernier signal ébranlait le convoi. En affaires, il vaut mieux être indécis que d'être inhabile. Flatte, cajole, persuade, enlève, s'il le faut, mais réussis ! »

Nous avons vu comment Albert s'était tiré du premier incident de son voyage, et comment il avait réussi... à se casser la tête dans un fossé.

IV

EN ROUTE.

Le chant des coqs réveilla Albert d'assez bonne heure le lendemain matin ; il y avait tant d'échos dans la vieille maison déserte. Le jeune homme avait déjà oublié son accident de la veille ; il se sentait frais et reposé après ce bon sommeil dans les draps un peu rudes, parfumés de racines d'iris. Aussitôt qu'il fut habillé, il alla vers les fenêtres, curieux de voir au jour cette maison qui lui avait paru si mélancolique au clair de lune. La lueur rose du matin ne la rendait pas beaucoup plus gaie. Les larges pavés de la cour avaient çà et là une teinte verdâtre, et des mousses veloutées en

remplissaient les interstices. La chambre d'Albert occupait un angle du bâtiment, et, outre la croisée sur la cour, en avait une autre ouvrant sur un côté opposé. Là, s'étendait une pelouse de haut gazon d'où sortaient de larges souches de chêne. Le parc s'avancait jadis jusqu'aux murs de la maison, mais il avait disparu. Quelques vieux troncs, presque morts de vétusté, levaient encore de loin en loin leurs rameaux tordus et décharnés comme une protestation contre cette déchéance. Il y avait en aussi des statues sur la pelouse ; on les apercevait, éparses et renversées dans l'herbe, comme autant de victimes de ce désastre. Près de la maison, une seule restait debout ; c'était une Diane chasseresse. Une tige de lierre, par un hasard singulier, s'était enroulée au piédestal de la statue et avait fait en grandissant une tunique de verdure à la déesse des forêts. Une des jambes de la chasseresse, relevée pour la course, sortait, blanche et svelte de cette enveloppe de feuillage, tandis qu'une des branches les plus frêles courait en spirales autour du bras qui tenait l'arc brisé, et le profil de la Diane sortait chaste et fier et éblouissant de blancheur au-dessus de la plante sombre.

Albert, en regardant la statue, trouva qu'elle ressemblait à Renée, qui était si blanche et si fière aussi.

Bientôt il entendit des pas dans la salle basse, et, pensant que la famille était levée, il y descendit. Là était Renée, les bras nus jusqu'au coude, en robe d'indienne rayée lilas et blanc, posant sur la table les jattes de lait, la motte de beurre, le gros pain de seigle avec cette prestesse et cette grâce qui animaient chacun de ses mouvements et la rendaient noble et élégante au milieu même des occupations les plus humbles. Gabriel parut ensuite et fut satisfait de voir le blessé si dispos et si bien guéri. Alors les trois jeunes gens prirent place à table.

— Mon père est parti de grand matin pour Niort, où il avait une affaire, dit Renée au jeune voyageur. Il n'a pas voulu vous éveiller pour vous dire adieu et m'a chargée de vous faire, en son absence, les honneurs du logis autant qu'il sera en mon pouvoir.

— Hélas ! mademoiselle, répondit Albert, je ne vous donnerai pas longtemps cet embarras, car il me faut pourtant me rendre à la Tourmellière où l'on était prévu de mon arrivée, et où l'on m'attendait certainement hier soir. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, communiquer à monsieur le vicomte mes regrets de le quitter si vite et l'espérance que j'ai de le revoir bientôt.

Renée s'inclina, et le repas s'acheva en silence. Quand il fut terminé, Gabriel dit au jeune Parisien :

— Je suis vivement peiné de n'avoir pas un bon cheval à vous offrir ; mon père a dû se servir du seul que nous possédions, et qui serait du reste une trop humble monture pour faire une première entrée au château où vous allez vous rendre. Dites-moi ce que je puis faire pour vous être au moins agréable. Voulez-vous que petit Pierre vous conduise à l'auberge de Charot, ou que je vous mette sur la route de la Tourmellière, tandis que Pierre ira porter un mot à l'aubergiste qui vous fera passer votre mal ?

— J'accepte de grand cœur votre dernière proposition, monsieur, répondit Albert. Rien ne me sera plus agréable que de vous avoir pour compagnon, si vous ne craignez pas la longueur de la route ?

— Le château n'est pas fort éloigné, répondit le

jeune missionnaire, et je serai enchanté de rester avec vous quelques instants de plus. Ainsi, au revoir, Renée, je vais conduire M. Maueroix.

Albert salua la belle fille aux bras nus comme il eût salué une princesse, et passa la grande grille en ruines en jetant un regard de regret sur la demeure antique du noble vicomte et de ses enfants.

Après avoir fait quelques pas en suivant le mur, le jeune prêtre fit un détour et s'engagea dans un chemin creux qui ressemblait à une ravine. Sur les deux talus escarpés s'étaient implantés des saules aux têtes arrondies, couvertes d'une chevelure de mousses et de liserons; les larges clochettes blanches s'épauoussaient en serpentant aux rameaux vert-pâle. Ça et là, de grands surcraux balançaient leurs grappes noires au-dessus du sentier, et des mésanges joyeuses scintillaient en becquetant les graines de corail des églantiers. De gros nuages blancs couraient sur le ciel, et parfois le soleil se détachant de leur brume argentée, laissait tomber dans le ravin un rayon étincelant, fugitif et léger comme le sourire d'un enfant mutin effarouché bien vite.

Albert suivit d'abord son guide en silence, mais il lui dit après quelques instants :

— Vraiment, monsieur Gabriel, ce petit coin de terre me paraît ravissant, et, je vous le répète encore, je m'étonne que vous ayez eu le courage de le quitter pour chercher les périls dans des contrées lointaines. Pouvez-vous être heureux si loin de votre patrie et de votre famille ?

— Vous n'avez peut-être pas beaucoup réfléchi encore pour me parler ainsi, monsieur Maueroix, répondit le jeune prêtre avec douceur. L'homme peut être heureux partout où il trouve une grande paix intérieure à goûter et beaucoup de bien à faire. Puis, considérez aussi que ma position eût été fort difficile dans le monde, si j'avais eu le désir d'y rester. J'étais trop pauvre pour soutenir dignement le nom de ma famille, trop fier pour l'abaisser ou le ternir, trop incapable pour le relever avec éclat. Hé bien ! Dieu m'a épargné les douleurs et les dangers de la lutte ; il m'a appelé comme un bon père, il m'a réservé pour lui, de sorte qu'il n'y a plus maintenant de vicomte de Mareilles, orgueilleux et ruiné, mais tout simplement le frère Gabriel, un des plus humbles ouvriers de la vigne du Seigneur.

— Votre père disait hier qu'il était né dans l'exil, continua Albert. N'a-t-il pas essayé, à son retour en France, d'obtenir une indemnité qui pût réparer ses pertes ?

— Mon père était trop fier pour faire une pareille demande. Que voulez-vous ? la fierté, c'est notre vice de famille, répliqua le jeune prêtre avec un sourire. Quand il est revenu de l'émigration, il a été heureux de retrouver cette maison en ruines, et oubliée dans la confiscation de ses biens. Il s'y est établi comme il a pu, il s'y est marié avec ma mère, orpheline et pauvre comme lui, il la laissera délabrée, mais fière encore, à ma pauvre Renée qui pourra y vivre paisible et satisfaite parce que, pour la préserver du désespoir, elle a la prière, le travail et la charité.

— Mademoiselle Renée se mariera sans doute.

— Je ne sais, monsieur ; le mariage est difficile pour elle, qui a un beau nom à garder et point de dot à offrir. Au reste, je suis convaincu que la Providence fera pour ma sœur ce qu'elle a fait pour moi, qu'elle

lui choisira et lui aplanira sa route. Jusqu'à présent, Renée a toujours été insouciant et joyeuse.

En ce moment, les deux jeunes gens quittaient le petit chemin creux et entraient sur une route pavée. De grands champs en bordaient les côtés, portant encore la trace des tiges de blé qu'on y avait coupées récemment.

— Nous sommes sur les terres de la Tourmelière, dit Gabriel ; mais il vous faut bien trois quarts d'heure encore pour arriver au château. La propriété est très-étendue.

— J'y ferai peut-être un séjour assez long, dit Albert ; aurai-je le plaisir de vous y voir quelquefois ?

— Je ne crois pas, monsieur. Mon père n'a pas de relations avec la famille qui habite actuellement le château.

— Alors ce sera moi qui irai vous voir.

— Et vos visites me seront bien précieuses pour tout le temps que je resterai à la Maison-Grise. Seulement je n'y étais venu que pour me remettre d'une maladie grave, et je retournerai à la mission, probablement vers la fin de l'hiver.

En ce moment, les deux promeneurs virent accourir sur eux un jeune garçon de huit à neuf ans qui, pour aller plus vite, avait pris ses sabots à la main. Il était fort rouge et tout essoufflé.

— Où vas-tu si vite, André ? demanda le jeune prêtre.

— Monsieur, j'allais à la Maison-Grise pour dire à maum'selle Renée que la vieille Sylvaine, vous savez, là-bas, dans la petite hutte de la grand'lande, est tombée bien mal hier soir, et qu'elle voudrait voir la demoiselle. J'étais allé garder les moutons par là sur la bruyère, quand la vieille m'a appelé et m'a demandé d'y aller à l'heure de mon dîner. Elle était bien blanche et bien faible, allez, monsieur le vicaire.

— Eh bien ! retourne chez toi, mon garçon ; j'y vais aller moi-même ; tu n'auras pas besoin de courir chercher ma sœur. Je vais être forcé de vous quitter, monsieur Albert, car la pauvre femme en question est seule, sans une famille qui prenne soin d'elle, et il faut peut-être de prompts secours. Du reste, ce chemin vous conduit tout droit au château ; ainsi vous n'avez pas besoin de guide. Au revoir, monsieur Maueroix ; à bientôt, je l'espère.

Alors Albert serra cordialement la main du jeune prêtre, et le vit se diriger vers la lande par un sentier qui coupait les champs de blé.

Le jeune homme, resté seul, se trouva encore tout entier sous l'empire de ses impressions nouvelles. Il était encore à la Maison-Grise ; il admirait la noblesse serene du vicomte, la simplicité fière de la belle Renée ; il entendait encore la voix douce du missionnaire parlant de son dévouement et de ses travaux avec sa modestie d'apôtre. Il se demanda ensuite comment il pourrait bien secouer toutes ses émotions inconnues, avant d'arriver à la Tourmelière, car il lui semblait déjà avoir oublié le style des conversations à la mode, et l'art difficile de nouer sa cravate avec goût.

Pour se refaire la main, il commença par tirer son porte-cigares, alluma un havane dont il tira machinalement quelques bouffées.

— Auriez-vous l'extrême obligeance de me donner du feu ? dit soudain une voix derrière lui.

Albert fit un soubresaut, comme si, du toit ruiné de

la Maison-Grise, il eût été lancé brusquement sur le boulevard Montmartre.

En se retournant, il aperçut un homme d'une trentaine d'années environ, de taille moyenne et légèrement épaisse, frais de teint, un peu roux de cheveux, avec des favoris de même couleur. Il était vêtu avec le luxe un peu éclatant d'un riche provincial, et l'œil exercé d'Albert fut désagréablement frappé par la rayure cramoisie de son gilet, par l'écoisais rouge et vert de sa cravate et par les cachets massifs suspendus à une lourde chaîne d'or.

— Avec plaisir, monsieur, répondit-il en se dirigeant vers l'inconnu.

— Je vous suis on ne peut plus obligé, monsieur, répondit celui-ci ; il m'est bien précieux de rencontrer un parfait gentilhomme, un véritable chevalier français sur ce chemin où d'ordinaire il ne passe que des paysans et leur bétail. Je ne vous voyais que de dos, monsieur ; mais j'ai tout de suite reconnu que vous êtes un homme du monde, à la façon dont vous lanciez la fumée de votre cigare. Vous serait-il désagréable que je prisse la liberté de vous accompagner, puisque nous suivons tous deux la même route ?

— Nullement, monsieur, répondit Albert avec politesse.

— Vous êtes fort aimable, monsieur, et votre affabilité me confirme dans l'opinion que j'ai conçue, quant au monde auquel vous appartenez. La bonne société, monsieur ! la bonne société ! Elle conserve partout et toujours un cachet, un grand air, un je ne sais quoi qui ne s'imite jamais, dût-on même dépenser pour cela dix mille francs par an en souliers vernis et en cigares de la Havane !

— Vous êtes fort indulgent, monsieur, pour un touriste parisien très-obscur.

— Un Parisien, je m'en doutais, continua le bavard acharné. Il n'y a pas un homme dans tout le département des Deux-Sèvres, qui aurait pu faire ainsi le nœud de sa cravate. Tenez, voici moi, par exemple, Saturnin Champion, pour vous servir, à qui mon père a laissé une fortune très-passable et le plus gros commerce de farines du département ; eh bien ! moi qui vous parle, je reconnais mon infériorité, je confesse mon insuffisance à égaler les manières et le chic par excellence du moindre rapin de la capitale qui vient croquer des paysages dans nos environs.

— Oh ! monsieur, vous exagérez nos faibles mérites, répliqua Albert, que la conversation commençait à mettre en gaieté.

— Non, monsieur, je n'exagère rien ! je constate... et j'admire, continua Saturnin Champion avec la gravité d'un homme qui vient d'émettre un axiôme incontestable. Vous êtes unique pour le genre et les manières, vous autres Parisiens. Aussi quelle carrière triomphale s'ouvre devant vous à votre apparition en province ! C'est pour vous que les jeunes filles révèlent leurs mousselines les plus empoesées et roucoulent leurs romances les plus expressives ; c'est pour vous que les mamans préparent leurs crèmes les plus savoureuses, et sortent des armoires le plus beau linge damassé ; pour vous encore que les papas dépensent libéralement une bonne part de leur budget, en dîners truffés et en champagne de la veuve Cliquot. Vous n'avez qu'à vous montrer pour que le barège rose se déploie, que les fourneaux s'allument et que les bouchons sautent.

— Est-il possible, monsieur, qu'on puisse faire de tels frais en notre honneur ? demanda Albert. Il est vrai que j'en suis à ma première excursion en province ; mais, dans la maison où j'ai reçu l'hospitalité, je n'ai pas remarqué qu'on se fût mis pour moi en toilette et en dépense, quoique j'aie pourtant été accueilli avec beaucoup d'affabilité.

— C'est que vous êtes tombé sans doute dans quelque chétive maison de hobereau ruiné, ou de pauvre officier en retraite, et qu'il n'y avait point de demoiselle à marier. Mais tenez, si vous aviez vu et entendu les petites scènes dont j'ai été témoin hier, vous ne viendriez pas maintenant me faire de la fausse modestie. C'est dans un château... des environs, où je vais souvent... pour affaires. On attendait un Parisien, entrevu dans les bals de cet hiver, dont le principal mérite est, je crois, d'être le neveu de son oncle, d'après ce que j'ai pu recueillir dans la conversation. Or, dans ce château, il y a une demoiselle, fort gentille, ma foi, et dont la dot ne gêne rien. Hé bien ! figurez-vous que, dès le matin, je la vois apparaître dans une robe toute vaporeuse, chamarrée de rubans, avec des cheveux terriblement crépés et le plus languissant des sourires. La maman, en bonnet à fleurs larges comme ça, va et vient de son salon à sa cuisine ; on met un petit paysan en faction au bout de l'avenue pour signaler l'arrivée du Parisien. Mademoiselle tantôt s'approche de la croisée, tantôt se met au piano pour repasser les roulades de son grand air, ou bien recrèpe ses cheveux devant la glace, et, grâce à sa préoccupation importante, répond à peine et ne sourit pas du tout aux propos aimables de votre serviteur. C'est tout simple : on attend un Parisien ! Mais aussi, le soir, que j'ai bien eu ma revanche ! Savez-vous ce qui est advenu ?

— Non, dit Albert, riant dans sa moustache.

— Eh bien ! il est advenu... que le Parisien n'est pas venu. Figurez-vous le désappointement, la triste déconfiture : " Que c'est désagréable de faire des préparatifs pour rien ! disait la maman ! Avec cela qu'il peut arriver demain ou après-demain, quand ma galantine de saumon sera tombée en marmelade, et que je n'aurai plus de gibier, parce que le chevreuil est déjà un peu fuisandé.—Si j'avais su, disait la demoiselle, je n'aurais pas gâté inutilement ma robe de mousseline de Chine ; j'ai justement sali un des nœuds et il faudra envoyer à Saumur pour le remplacer. J'étais si bien en voix aujourd'hui. On dit pourtant que l'exactitude est la vertu des gens bien élevés.—Ce n'est pas tout d'être neveu d'un ancien flatteur qui nous laissera cinquante mille livres de rentes, reprenait la maman en relevant la tête d'un air dédaigneux ; faut encore autre chose que de belles espérances pour être reçu dans la bonne société." Ah ! monsieur, comme ce dépit-là me chatouillait le cœur ; comme ces mines renfrognées de la fille et de la mère me dédommageaient bien de l'indifférence qu'elles m'avaient témoignée tout le jour, à moi qui suis, d'ordinaire, assez bien accueilli par elles. Je vois bien leur jeu, allez ! On a beau être marchand de farine, ça ne vous empêche pas d'avoir l'esprit pointu. Les dames du château savent bien que je représente une des plus belles fortunes du département ; aussi d'ordinaire on me fait pas mal de cajoleries ; c'est mon cher monsieur Champion par-ci, monsieur Saturnin par-là. Je puis dire à la demoiselle que ses yeux sont deux diamants noirs, et on m'écoute avec un petit sourire.

Mais qu'un Parisien se montre à l'horizon ; basta ! me voilà enfoncé dans le troisième dessous : je n'ai plus qu'à plier bagage et à baisser pavillon !

— Si vous êtes sûr de ce que vous avez cru apercevoir, répondit Albert, ceci doit, monsieur, refroidir beaucoup votre admiration pour les deux beaux yeux de la demoiselle.

— Eh bien ! cela ne me décourage pourtant pas tout à fait, reprit Saturnin. Il y a quelque chose de sérieux à considérer, voyez-vous. C'est que la demoiselle aura environ cent cinquante hectares de bonne terre noire, un paradis pour le froment, et que ça irait joliment bien pour mon commerce de farines. Or un pareil morceau de terrain ne se rencontre pas tous les jours et vaut bien la peine qu'on se donne du mal pour l'obtenir, surtout quand il y a avec un château comme celui de la Tourm...

Ici, Saturnin Champion s'arrêta court, s'apercevant trop tard que l'ardeur de son débit l'avait entraîné jusqu'à l'indiscrétion.

— De la Tourmelière, continua Albert en souriant. Achevez sans crainte le nom du château, monsieur. Il vaut mieux que j'apprenne à le connaître, puisque j'y vais.

— Ah ! c'est donc vous qu'on... c'est vous qui...

— C'est moi qu'on attendait hier et qu'un accident a privé du plaisir de voir la toilette de mademoiselle Olympe et de goûter la galantine de saumon.

— Eh bien ! je me suis joliment enfermé, moi, par exemple, ... et les autres avec, ajouta Saturnin avec un gros rire.

— Ne regrettez rien, mon cher monsieur Champion. Vous n'avez rien dit qui puisse m'affliger ou vous nuire. Vous connaissez ces dames depuis quelque temps ; moi, je les ai vues quatre ou cinq fois à peine ; vous avez peut-être une inclination formée, et mes sentiments ne sont pas bien prononcés encore. Je sais bon gré à ces dames des préparatifs qu'elles faisaient pour moi, mais je ne regretterai pas qu'ils aient été déployés en pure perte, à moins toutefois que le chevreuil ne soit trop faisanté ! Mon oncle a des projets pour moi, comme vous en avez pour vous-même : le temps et les circonstances décideront qui de nous deux sera vainqueur. Nous pouvons tous deux reconnaître que mademoiselle Olympe a de beaux yeux et une belle dot, sans que cela nous empêche de nous donner la main et de vivre en bons camarades, n'est-ce pas, mon cher monsieur Champion ?

— Je vous ai déjà dit, monsieur, que vous êtes un parfait gentilhomme, dit Saturnin en acceptant la main qu'Albert lui tendait en souriant. Votre franchise et votre loyauté me confirment dans la bonne opinion que j'avais déjà conçue, et je vous déclare, pour ma part, que, si les cent cinquante hectares de mademoiselle Olympe ne doivent pas être à moi, je désire de tout mon cœur qu'ils soient à vous.

Albert s'inclina en signe de remerciement, et les deux rivaux amis commencèrent une conversation moins délicate, car ils parcouraient en ce moment l'avenue de chênes de la Tourmelière et allaient franchir la grille du château.

ETIENNE MARCEL.

(A continuer.)

Etude sur la Flamme,

PAR MM. ALEXANDRE DESCHAMP ET OCTAVE JEANNEL,

donnée au Collège de Montréal, le jour de la distribution des prix, 1865.

(Suite.)

Mais alors comment se fait-il qu'il suffise de souffler une chandelle pour l'éteindre ? La difficulté, vous le voyez, est sérieuse. J'espère bien, toutefois, que nous parviendrons à la résoudre. Mais avant d'entreprendre cette tâche, permettez-moi de vous faire remarquer que ce n'est pas en soufflant d'une manière quelconque qu'on éteint une flamme, et qu'il y a même tel cas où l'on pourrait produire un effet tout contraire. C'est ce qui ressort évidemment de l'aventure suivante, arrivée à deux honorables conjoints, deux septuagénaires, auxquels les voisins ne trouvaient qu'un seul défaut : celui de n'avoir plus de dents.

Jérôme et sa femme Catherine causaient agréablement, au coin du feu, des temps passés, lorsque sonna le moment de la retraite annonçant aux mortels qu'il était temps d'aller goûter les douceurs du sommeil. Nos deux vieillards durent songer à éteindre la modeste chandelle qui les éclairait. Jérôme essaya le premier, mais ses forces trahirent son courage et la chandelle resta allumée. Catherine essaya à son tour et n'obtint pas un meilleur résultat. Alors ils se mettent à souffler, chacun de son côté, avec une ardeur exemplaire, mais la flamme semble les narguer et n'en brille que d'un éclat plus vif. Enfin, par un effort désespéré, le mari remporte la victoire et vous croyez sans doute que tout est fini. Hélas ! non. Il était écrit que Catherine n'aurait pas le dernier mot. La voilà qui jette tout l'air de ses poumons sur la mèche qui fume encore, et celle-ci, ô malheur funeste ! se rallume aussitôt. Nos deux vieillards s'apprétaient à quitter une partie inégale, lorsque Jérôme avisant un éteignoir oublié dans un coin, le posa sur la flamme et, la privant ainsi de son aliment indispensable, l'oxygène, il en eut facilement raison. Maintenant, messieurs, j'aborde la difficulté proposée : pourquoi en soufflant très-fortement une chandelle, cette dernière s'éteint-elle ? C'est parce que le courant d'air rapide éloigne brusquement toutes les particules enflammées et refroidit tellement la mèche qu'il ne reste plus assez de chaleur pour décomposer le suif, et que dès lors toute combustion est forcément arrêtée.

On produirait le même effet en introduisant dans la mèche un corps très-froid ou qui serait propre à absorber la chaleur. L'expérience réussit parfaitement avec une toile métallique à mailles serrées. Je prends donc une toile métallique et je la pose sur ce jet de gaz qui brûle avec une flamme brillante : vous vous imaginez peut-être que la flamme devra passer à travers les mailles, mais non, il n'en passe absolument rien. La combustion est entièrement limitée à l'espace situé au-dessous de la toile. J'éteins la flamme et je fais sortir du bec le courant de gaz non allumé. Je place la toile métallique à une certaine distance au-dessus du bec ; le gaz maintenant, je le sais, passe à travers les mailles. J'allume le gaz au dessus... la flamme jaillit, mais elle ne se propage pas au dessous et n'atteint pas le bec. Vous avez, entre le bec et la toile, un espace obscur éminemment favorable à l'ignition, et qui cependant ne

s'enflamme pas. Vous le voyez donc, cette toile métallique qui se laisse pénétrer par le gaz éteint la flamme, et pourquoi ? parce qu'une certaine quantité de chaleur est nécessaire pour allumer le gaz et que la toile s'empara de cette chaleur et l'absorbe.

Un célèbre chimiste anglais, Sir Humphry Davy, a utilisé cette propriété des toiles métalliques pour construire une lampe particulière connue sous le nom de *lampe des mineurs*. Pour en comprendre l'utilité, il est nécessaire de se rappeler que dans les mines de houille il se dégage fréquemment un gaz inflammable connu sous le nom de *grisou*.

Lorsque ce gaz est mélangé en proportion considérable avec l'air, une étincelle suffit pour y mettre le feu et produire une explosion épouvantable dans laquelle plusieurs centaines d'ouvriers trouveront peut-être la mort.

Rien de semblable n'est à craindre avec la lampe de sûreté, car la toile métallique dont elle est munie empêche la flamme de se propager au sein du mélange détonant, et ainsi tout est sauvé.

Davy, par l'invention que je viens de décrire, a sauvé des milliers d'existences et a mérité ainsi la reconnaissance de la postérité. Il est vrai qu'aujourd'hui on a encore de nombreux malheurs à déplorer, mais ces malheurs ne peuvent être imputés qu'à l'imprudence des mineurs qui négligent de faire usage de la lampe de sûreté ou qui la tiennent en mauvais état.

Nous avons vu, messieurs, que les flammes diffèrent beaucoup les unes des autres, quoiqu'elles soient composées des mêmes éléments, et j'en ai donné la raison. Je dois ajouter maintenant qu'il s'en faut de beaucoup que toutes les parties d'une même flamme se ressemblent.

Pour mieux être compris, je vais me servir d'un dessin qui représente très-agrandie la flamme d'une chandelle.

Vous pouvez y remarquer trois régions nettement tranchées. Dans la plus extérieure, les éléments du suif viennent en contact avec l'air ; c'est donc là qu'a lieu la combustion et que se trouve la plus grande quantité de chaleur. Quand à la lumière, elle y est extrêmement pâle, parce que le charbon s'y trouve presque entièrement consumé.

La région moyenne vous offre, au contraire, une lumière éclatante. Là se trouvent des millions de particules charbonneuses rendues incandescentes par la haute température à laquelle elles sont exposées et sur lesquelles l'oxygène n'a encore exercé aucun ravage. Ce sont elles qui nous donnent la vive clarté dont nous venons de parler.

Quand à la région centrale, elle ne nous envoie, pour ainsi dire, que de l'obscurité. Le charbon et l'hydrogène qu'elle contient sont trop éloignés du foyer de la combustion pour en recevoir une grande quantité de chaleur et devenir éclairants.

On ne saurait croire combien peu est élevée la température dans cette partie de la flamme. C'est au point qu'on peut y introduire de la poudre sans que celle-ci prenne feu.

Pour faire cette expérience, je prends une toute petite cuillère que je remplis de poudre de chasse... La difficulté maintenant consiste à lui faire traverser la première enveloppe de la flamme sans qu'elle ait le temps de s'enflammer. Cette opération, vous le comprenez, est assez délicate, et il ne faudrait pas m'en vouloir si je ne

réussissais pas du premier coup. En supposant cette difficulté surmontée, il ne faudra pas vous attendre à ce que la poudre reste intacte au sein de la flamme pendant un temps indéfini ; car le manche de la cuillère finira nécessairement par se chauffer très-fortement en traversant la première région de la flamme et communiquera sa chaleur à la poudre. Ces explications données, j'entre en opération.....

On pourrait, messieurs, changer facilement la structure ordinaire de la flamme et faire en sorte que la partie centrale, au lieu de rester presque froide, devint au contraire la plus chaude. Il n'y aurait, pour cela, qu'à faire pénétrer un courant d'air au milieu même de la flamme. C'est ce qui arrive lorsqu'on fait usage du chalumeau, petit appareil ayant ordinairement la forme de celui que je tiens à la main. Pour s'en servir, on en place la pointe affilée contre la flamme et on souffle par l'ouverture opposée, en ayant soin de n'employer que l'air qui n'a point passé par les poumons, sans quoi il serait privé de son oxygène et n'aurait plus aucune efficacité.....

Cette opération, toute simple qu'elle paraisse, n'en exige pas moins une grande habitude, surtout quand il s'agit de maintenir une flamme égale pendant un grand nombre de minutes. Cette flamme, messieurs, jouit de qualités extrêmement précieuses : sa température est telle qu'elle permet d'exécuter sur une petite échelle des opérations qui auraient exigé un feu de forge. De plus, les chimistes et les minéralogistes y trouvent un puissant auxiliaire pour les nombreuses analyses qu'ils sont obligés de faire quand ils veulent reconnaître la nature des minéraux.

A l'intérieur se trouve une espèce de dard comme le montre la figure que vous avez sous les yeux. Si on chauffe à l'extrémité de ce dard un morceau de fer oxydé par exemple, le métal sera réduit, c'est-à-dire débarrassé de l'oxygène auquel il était uni et on pourra en reconnaître la nature. Cette partie de la flamme est pour cette raison nommée *réduisante*. Si au contraire on chauffe un métal vers l'extrémité de la flamme, il s'unira à l'oxygène de l'air et donnera en brûlant une couleur caractéristique qui suffira ordinairement pour le faire reconnaître.

Si un courant d'air introduit dans l'intérieur de la flamme la rend apte à rendre les services signalés dont je viens de dire un mot, il est à remarquer, messieurs, qu'elle devient impropre à l'éclairage. La raison en est que le charbon, auquel la flamme doit sa clarté, comme nous l'avons vu, se trouve alors complètement en contact avec l'oxygène et qu'il est consumé avant qu'il ait eu le temps de produire son éclat. Pour vous montrer encore plus clairement ce phénomène, je vais enflammer un courant de gaz d'éclairage...

La flamme, vous le voyez, est extrêmement brillante. Maintenant je vais y introduire un courant d'oxygène.....voyez-vous combien l'éclat se trouve diminué ? Il suit de ces expériences que les courants d'air doivent être employés avec discernement et de différentes manières suivant qu'on se propose d'obtenir une grande somme de chaleur ou une lumière plus vive. Il suit de là encore que la flamme offre un vaste champ aux méditations des savants. Je me suis efforcé de vous faire connaître les principaux résultats de leurs études le plus simplement qu'il m'a été possible. Ma tâche est terminée et je laisse à mon cher condisciple, M. Jeannel,

le soin de nous dire quels sont les résultats pratiques que ces études ont produits.

II

Messieurs, d'après ce que nous avons entendu sur la nature et les propriétés de la flamme, voici, ce me semble, comment nous pourrions définir l'éclairage :

“ C'est l'art de conserver le plus longtemps possible dans la flamme le charbon à l'état d'incandescence, à l'état lumineux et de le saisir au moment où il s'en échappe pour le brûler afin d'éviter toute trace de fumée.”

Avant le milieu du 18^{ème} siècle on n'avait encore rien fait pour atteindre le but que je viens d'indiquer, et l'on ne s'en étonnera point, si l'on songe qu'à cette époque on ne savait, pour ainsi dire, rien de la théorie de la flamme.

Il était réservé à un seul homme de faire sortir l'éclairage de son enfance et de lui donner presque toute la perfection que nous lui voyons aujourd'hui. Cet homme se nommait Argand. Argand a été pour l'éclairage avec la flamme ordinaire, ce que l'Anglais James Watt a été pour la machine à vapeur. C'est à lui que nous devons la lampe à double courant d'air, et il est le premier qui ait su transformer la lueur rougeâtre et malsaine des lampes anciennement usitées, en une lumière éclairante ne produisant aucune fumée, celle, en un mot, que nous donnent les *quinqüets*.

Ami Argand, dit un de ses biographes que je cite, naquit à Genève en 1748. La position aisée de son père permit à celui-ci d'envoyer son fils à Paris pour y faire ses études.

Recommandé à Lavoisier et à Foucroy, les chimistes les plus distingués de France, il ne tarda pas à devenir bientôt l'un de leurs élèves les plus distingués. Bientôt appelé par eux à professer, il fit son entrée dans le monde scientifique par un cours sur la distillation. Les nouvelles idées qu'il émit sur les modes vicieux de la fabrication des alcools, les améliorations qu'il conseilla d'y apporter, lui valurent l'entreprise des brûleries du Languedoc où il eut le bonheur de voir ses idées couronnées du plus brillant succès.

Ces travaux nous montrent qu'Argand n'était pas un homme de simple condition que le hasard favorisait plutôt que l'intelligence. Le hasard est d'un grand secours dans le marche progressive des sciences. L'homme de génie le saisit au vol, s'en empare, le reproduit et explique les causes. Qu'est-ce en effet que le hasard s'il n'est accompagné de cette perspicacité d'observation dont sont doués certains hommes ? Rien sans doute. S'en servir pour de nombreuses applications, l'utiliser dans la recherche des causes inexpliquées, c'est tout. C'est là qu'est l'intelligence, c'est là qu'est le génie.

Argand était un de ces hommes dont nous venons de parler, ne laissant rien échapper sans s'en être rendu compte.

Il s'occupait depuis longtemps dans sa distillerie d'un mode d'éclairage qui permettrait à ses ouvriers de travailler plus facilement, lorsqu'un jour il fut appelé au secours d'une ferme incendiée.

Une fois sur le lieu du sinistre, et pendant que tout le monde fait des efforts pour maîtriser l'élément destructeur, il se croise les bras et tombe dans une espèce de contemplation. Voici ce qui le préoccupe : il a

aperçu, dans un coin de l'édifice, des flammes qui s'élevaient vers les nues en jetant une clarté extraordinaire, d'autant plus extraordinaire que des autres points de l'édifice, il ne sort qu'une lueur rougeâtre enveloppée dans des tourbillons de fumée. Il faut absolument que ce mystère s'éclaircisse, dut notre savant y perdre la vie. Le voilà en effet qui s'élance, au grand effroi de tous, à travers les poutres embrasées et il a le bonheur d'en ressortir bientôt sain et sauf, la joie peinte sur la figure, car il est en possession du secret convoité. Il avait reconnu que la flamme était circulaire et qu'un violent courant d'air, pénétrant à travers les décombres, traversait cette flamme.

Argand s'expliqua alors l'absence de toute fumée. Elle était due au courant d'air qui brûlait le charbon avant qu'il n'eut eu le temps de s'échapper dans l'air. La pensée lui vint immédiatement d'appliquer ce principe aux lampes. Il remplaça donc la mèche plate dont on s'était servi jusqu'alors par une mèche circulaire, creuse à l'intérieur, de façon que l'air pût pénétrer au centre même de la flamme.

C'était un progrès remarquable et qui donna d'heureux résultats. Il ne devait pas tarder à perfectionner son œuvre.

Un jour, au moment où il se disposait à partir pour un voyage avec l'un de ses frères, celui-ci déboucha un flacon de sirop dont le fond se détacha subitement. Fut-ce inspiration, fut-ce une autre cause, notre savant porta ce flacon défoncé sur une lampe qui se trouvait à côté de lui. Le verre se brisa presque aussitôt, mais non sans qu'Argand eut eu le temps d'apercevoir un changement considérable dans la flamme de sa lampe. Ce fut pour lui un trait de lumière. Il comprit que le flacon avait fait l'office de cheminée et déterminé vers la flamme un courant d'air plus rapide. Dès lors les verres de lampe étaient trouvés, et ce mode d'éclairage, sauf quelques légères modifications qu'on y a introduites depuis, était parvenu à sa perfection.

(A continuer.)

DISCOURS

prononcé par M. Thibault, curé de St. Hubert, à l'Église de Notre-Dame de Montréal, dans une assemblée générale de l'Union de prières.

Eecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum. (Ps. 132.)

Qu'il est bon, qu'il est agréable pour des frères d'habiter ensemble.

Mes Frères,

Dans un siècle comme le nôtre, où le mot progrès éveille à un si haut point l'attention publique ; dans un siècle où la plupart des esprits s'ensevelissent dans la matière pour l'exploiter, et la façonner de mille manières ; dans un siècle où l'on s'occupe tant de suppléer à ce qui manque au grand œuvre de la création, en imprimant une impulsion presque indéfinie à toutes les branches de l'industrie humaine ; à une époque de vertiges où l'on met toutes ses délices dans la possession des biens de ce monde, où l'on fait tant d'efforts physiques et moraux pour s'assurer une félicité éphémère ; à une époque où l'on aime tant la vie et où l'on suit si bien éliminer la pensée de la mort, je vous avoue,

M. F., qu'il fait bon voir une société comme la vôtre, une société dont tous les membres sont journellement animés du désir de bien mourir, et se disent à eux-mêmes : Je sais que je dois mourir.

Bien mourir, mourir dans l'amitié de Dieu, puiser dans la mort une vie de gloire et d'immortalité, c'est, j'en ai l'intime conviction, le vœu de tous ceux qui sont groupés, ce soir, autour de cette tribune sacrée.

M. F., il y a une foule d'associations par le monde : il y a des associations scientifiques, littéraires, commerciales, industrielles ; ces associations ont leur raison d'être dans la nature de l'homme qui n'est assurément pas fait pour vivre seul. La société est nécessaire à son corps aussi bien qu'à son âme, et l'association développe et multiplie ces forces et sa puissance. Mais de toutes les associations existantes, la vôtre est, à mon sens du moins, la plus belle et la plus féconde en résultats positifs, d'abord, parce qu'elle implique la réalisation de l'un des dogmes de notre Foi, la Communion des Saints ; ensuite, parce qu'on y trouve un gage presque assuré de la possession du ciel.

Cependant, M. F., de même qu'il ne suffit pas de dire : *Seigneur, Seigneur, pour entrer un jour dans la joie de Dieu* ; de même n'est-ce pas assez d'appartenir à l'association, dite *l'Union de prières*, pour faire une sainte mort. Un jeune homme demandant à Notre-Seigneur ce qu'il devait faire pour être sauvé, le Bon Maître lui répondit : *Serva mandata, gardez les commandements*.

Continuateur du sacerdoce de Jésus-Christ et dépositaire de sa doctrine sainte, je vous tiendrai le même langage : gardez les commandements ; gardez les commandements de Dieu et de son Église, ou en d'autres termes, soyez de vrais catholiques, confessez partout le Christ vivant, descendu des hauteurs des cieux pour rétablir la gloire de son Père et procurer la paix aux hommes de bonne volonté ; puis faites l'honneur du drapeau sous lequel vous vous êtes enrôlés, et, advenant votre dernière heure, vous serez sûrs de vous endormir doucement dans la justice et la paix.

Je viens de vous dire : soyez de vrais catholiques. M. F., le démon a réussi à faire croître dans le champ de l'Église de Dieu, des plantes parasites aux dehors prestigieux et qui constituent de vraies nuisances par leurs rapports ou leur contact avec les autres ; des plantes dont il importe de bien diagnostiquer les fruits, parce que selon la parole de Jésus-Christ, c'est à leurs fruits qu'on les reconnaît ; des plantes dont on doit s'éloigner avec autant d'empressement qu'Ève l'aurait dû faire de l'arbre de la science du bien et du mal. Ces plantes, ce sont les hommes à vertu menteuse, ce sont les incarnations de la bigoterie ou de l'hypocrisie. Cette triste engeance a toujours formé un monde dans le monde, et c'est contre elle que Jésus-Christ a lancé son plus terrible anathème : *Vae mundo à scandalis, malheur au monde à cause de ses scandales*. M. F., il importe d'être en garde contre ces hommes et contre le sophisme de leur conduite, car qu'est-ce que veulent ces hommes ? Ces hommes veulent substituer à l'ensemble des vertus sublimes dont Jésus-Christ a doté le monde, un système complet, non de religion, mais de religiosité, qu'on ne passe ce néologisme que j'emprunte aux écrits de l'un de nos meilleurs publicistes.

Le dogme fondamental de ce nouvel *Évangile* consisterait à en prendre et surtout à en laisser de ce que

dit le prêtre ; le prêtre lui-même ne serait plus l'écho du Verbe Éternel, ni le représentant de la Divinité parmi les hommes ; on le séculariserait autant que possible, on s'appliquerait à le rendre plus accommodant. Cette main qui dispense avec tant de discrétion les trésors de la miséricorde de Dieu, s'ouvrirait plus facilement ; on substituerait la lorgnette du *fashionable* à la grille dix-huit fois séculaire du confessionnal, et le grand justicier de la nouvelle alliance jugerait les hommes à la mine. Son bras deviendrait élastique, il s'allongerait ou s'accourcirait, selon que les mines elles-mêmes s'allongeraient ou s'accourciraient.

La table sainte ne serait plus gardée par les anges du ciel. Tout le monde s'y assiérait comme à table d'hôte. On refondrait les lois de Dieu et de l'Église comme on refond les codes civils des sociétés modernes. La pénitence serait reléguée au fond du désert où l'a prêchée le précurseur de Jésus-Christ. Le dimanche serait consacré aux voyages de plaisir et à toute espèce de délassements. Quelle pitié que ce système, quelle hideuse rhapsodie !

Maintenant, vous demanderai-je s'il faut être en garde contre ces hommes ? M. F., seraient-ils assis sur les sommets de la société, auraient-ils les richesses proverbiales de Crésus, parleraient-ils le langage des anges, auraient-ils élargi, voire même dans de vastes proportions, le domaine de toutes les connaissances humaines ou éclairé le chaos de tous les systèmes philosophiques, je vous dirais encore : soyez sur le qui-vive, soyez prudents et mesurés, n'entrez pas dans leur voie, car elle mène à la perte. Avec les méchants, on devient méchants ; vous finiriez donc par leur ressembler et alors vous seriez loin, bien loin d'être de vrais catholiques.

Ce langage, je l'avoue, paraît être celui d'une imagination délirante. Mais ouvrez les yeux, M. F., regardez autour de vous, et vous aurez la douleur de constater qu'il y en a parmi nous, plus qu'on ne pense, qui sont, pratiquement du moins, hostiles à la religion et, dont la conduite n'est autre chose que l'inauguration, en bonne et due forme, de ce système religieux, subversif de tout ordre moral et social, dont je viens d'effleurer la surface.

Je vous ferai encore observer, M. F., qu'il y a aujourd'hui une tendance bien marquée à amalgamer et à combiner ensemble les maximes du monde et celles de Jésus-Christ. Les idées se pervertissent et se confondent, et par une singulière capitulation de conscience, on se croit vertueux, tant qu'on n'est pas entièrement corrompu—on veut servir deux maîtres à la fois. Cette sottise prétention qui va à amoindrir les vérités éternelles, c'est le ver rongeur des sociétés modernes. Je sais, M. F., que l'homme s'est souvenu des gloires de l'Éden, qu'il s'est dilaté, qu'il s'est élevé et que les proportions de son être se sont agrandies presque outre mesure. Je sais que la foudre est devenue son esclave, que son bras condense la vapeur, que ses machines condensent le travail, que ses méthodes condensent la science elle-même. Oui, je sais tout cela, je suis dans l'admiration et je m'écrie : gloire à l'homme et gloire à Dieu à cause de la puissance de l'homme ; car après tout, ces conquêtes du génie ne sont que des reflets ou des rayonnements de la toute-puissance de Dieu dans l'homme. Je sais tout cela M. F., je le répète, je sais tout cela aussi bien que n'importe quel esprit fort ; mais je sais aussi que l'homme doit toujours compter avec Dieu, qu'il ne doit

avoir d'autre Dieu que Dieu lui-même ; que le Dieu des chrétiens veut être servi sans partage aucun, et que l'homme ne peut être simultanément à Dieu et au démon, à Dieu et au monde, à Dieu et à ses passions.

Après ces quelques observations, j'entre un peu plus intimement dans mon sujet. Qu'est-ce que l'homme M. F. ? L'homme, c'est un voyageur qui chemine vers l'éternité. Or, celui qui s'engage après délibération, dans une route, a toujours un but déterminé, il dirige ses pas vers telle ville ou tel village ; il va ici ou là et non ailleurs. Chrétiens, le terme du pèlerinage de la vie, c'est le ciel..... c'est l'enfer aussi ; car la vie, c'est un grand chemin aux extrêmes duquel se trouvent d'un côté le paradis, de l'autre le puits de l'abîme. Mais quelle est la fin de tout homme venant en ce monde, et spécialement de tout catholique ? C'est de gagner le ciel en glorifiant Dieu ici-bas par une obéissance parfaite à ses lois et à celles de sa sainte Église.

Nous sommes aussi des soldats : *militia est vita hominis super terram*. Or, que doit faire un bon soldat ? Lui est-il loisible d'être aujourd'hui au service de son roi, demain, sous les drapeaux de l'ennemi ; de fuir lorsqu'il faut monter à l'assaut, de dormir lorsque le clairon l'appelle au combat ? Alexandre avait un soldat à peu près de cette trempe ; il s'appelait du même nom que lui. Un jour, le grand capitaine perdant patience lui dit : Tiens, je ne puis plus te supporter, change de nom, ou change de caractère.

M. F., à combien d'entre nous Dieu n'a-t-il pas droit de parler de la sorte. Il nous a créés à son image et à sa ressemblance. Nous nous appelons presque du même nom que lui. Nous sommes immortels comme lui. Nous sommes les rois et les pontifes de la création, nous avons été rachetés au prix du sang de Jésus-Christ. Notre vocation est sublime, nous sommes conviés aux noces éternelles de l'Agneau ; nos fronts seront un jour ceints d'un aurole de gloire ; nous nous enivrons à la coupe des plus pures délices, délices dont nous avons un avant-goût, lorsque nous prenons place au banquet eucharistique. M. F., voilà le soldat chrétien, le voilà tel qu'il est et avec toutes ses espérances ; le voilà sur le champ de bataille, il a pour armes les mérites du sang de Jésus-Christ, et pour appui le Dieu qui a mis une fronde aux mains de David et qui a fait échapper le conducteur de son peuple aux fureurs de Pharaon.

(A continuer.)

Ducis ou la Réconciliation.

Nous commençons aujourd'hui une série d'études sur les œuvres et la vie intime des principaux écrivains qui ont honoré la France. Ces études faites avec impartialité et dans un but tout-à-fait chrétien, se recommandent d'elles-mêmes à l'attention et à la sérieuse réflexion du lecteur. On y trouvera combien ces hommes, si grands par leur savoir, étaient souvent d'une magnifique et touchante simplicité au sein de la famille et dans leurs rapports avec leurs semblables et quels bien ils firent avec le génie que Dieu leur avait donné. Tous les âges et toutes les conditions, nous n'en doutons pas, tireront de cette lecture un profit aussi solide que durable.

I

Jean-François Ducis naquit à Versailles en 1733. On peut dire qu'il offre le modèle du littérateur honnête homme. Il se consacra particulièrement à la poésie tragique, et ne produisit pas un seul ouvrage qui n'eut un but utile, un caractère de moralité. Dans toutes ses œuvres, l'amour de la vertu, l'horreur du vice, sont profondément empreints. Son style, soutenu par de grandes pensées, a de la force et de l'éclat. Nous en jugerons pendant le cours de ce récit. Ducis a produit aussi un grand nombre de poésies fugitives, aussi remarquables sous le rapport de la versification que sous celui de la pensée et du sentiment.

Aucun homme de lettres ne fut plus heureusement doté par la nature, que Ducis. Ceux qui l'ont connu dans sa vieillesse ont pu juger de son âme franche, expansive, de sa verve brillante, et, comme Andrieux, admirer en lui

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Sa figure inspirait la confiance et provoquait l'attachement. Sa taille majestueuse et imposante pouvait intimider au premier aspect, mais bientôt on était rassuré par la douceur de sa voix, par le charme irrésistible de son regard. On ne pouvait le voir sans être ému de respect, l'entendre sans éprouver une émotion profonde ; et lorsqu'il paraissait à l'Académie française, couronné de cheveux blanchis par quatre-vingts hivers, entouré de jeunes poètes dont il était l'ami, le guide et le modèle, on eût dit Nestor au milieu des héros grecs. Les paroles qu'il leur adressait étaient si suaves, si pénétrantes, qu'Homère eût pu dire aussi de lui " que le miel coulait de ses lèvres."

Quel poète fut jamais mieux inspiré que Ducis ? Qui plus que lui savoura les jouissances et sut conserver toute la dignité de sa noble profession ?

" Un rouleau d'or, disait-il, ne vaut pas un heureux hémistiche ! "

Et lorsqu'il voulait exprimer à madame de la Grange, sa sœur, tout le bonheur qu'il ressentait en travaillant, il lui disait :

Pour moi, pour moi les vers sont toujours quelque chose...

Quand le cœur les conçoit, quand l'esprit les compose,

Ah ! qu'un poète est enchanté !

Il n'entend, il ne voit, il ne sent autre chose :

Ce n'est pas du plaisir, c'est de la volupté !

Ma sœur, conçois-tu bien ce qu'est la poésie ?

C'est le nectar, c'est l'ambrosie,

C'est la saveur des fruits, le doux parfum des fleurs,

C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs,

C'est une ivresse, un charme, en un mot, c'est la vie !

Personne ne sentit plus vivement l'amitié que Ducis. Jamais il ne perdit un ami, et cependant son cœur confiant et sensible s'ouvrait facilement à tous ceux qui voulaient y prendre place. Thomas, Florian, Bitaubé, Bernardin de Saint-Pierre, Legouvé, Lemerrier, Andrieux, Parseval et Campenon y puisèrent, tour à tour, ce qui peut charmer l'esprit, et payer amplement le dévouement le plus sincère. Tous l'appelaient " notre Ducis," touchante expression qui donne une juste idée du sentiment qu'il inspirait à chacun d'eux ! C'était surtout lorsqu'un chagrin venait les troubler, lorsqu'un malheur venait les attendre, qu'ils trouvaient, dans cette âme généreuse et patriarcale, toutes les ressources du

vrai talent, toutes les consolations d'une amitié aussi tendre que solide. C'est alors que Ducis improvisait ces vers qu'on ne saurait trop répéter dans les discordes civiles :

Amitié, qui, sans toi, porterait ses malheurs ?
Hélas ! nés pour souffrir, mêlons di moins nos pleurs...
Malheureux ! quoi, faut-il sur ce globe où nous sommes,
Quand on veut les aimer, craindre toujours les hommes ?
Se dire en gémissant, mais éclairé trop tard,
Les voilà tout ensemble... et les creurs sont à part !

Ce qui caractérisait particulièrement Ducis et lui donnait tant de droits à l'estime générale, c'était le mépris de la fortune et des honneurs : c'était le désir inaltérable d'une humble médiocrité. Plus d'une fois, il refusa de brillantes décorations, des titres élevés, des pensions considérables. On le vit même braver le ressentiment d'un conquérant fameux, d'un potentat redoutable, qui, dans sa colère, prit pour un orgueil insultant ce qui n'était qu'un système de bonheur, qu'un pacte fait avec soi-même de conserver son indépendance. Mais ni les éclats de la foudre qui grondait sur la tête du vénérable Ducis, ni les instances des ambitieux qu'humiliait sa modestie, ne purent l'intimider et le corrompre. A toutes les menaces, à toutes les prières dont il était obsédé, il ne répondait que par cette admirable profession de foi qui durera plus longtemps que les grandeurs :

Né sans ambition, avec peu de désirs,
Mon luth fait mon destin, mon emploi, mes plaisirs,
Il ne me donne pas un pare, des mémoires,
Mais le sommeil, la paix, les riantes fêtes,
Cet art charmant des vers par la grâce enfanté,
Bien-fonds de La Fontaine et qu'il a tant chanté,
Heureux au jour le jour, rêvant, me laissant faire,
De moi pourtant toujours je fus propriétaire.
O pauvreté tranquille ! ô véritable bien !
Heureux, cent fois heureux le mortel qui n'est rien,
Qui, dans son cœur en paix, seul trésor à défendre,
Sans craindre et désirer, commander ni dépendre,
Toujours libre et soumis dans un juste milieu,
Abandonne ce monde et l'avenir à Dieu !

« Je n'oublierai jamais, dit Bouilly, la vive impression que produisit sur moi Ducis, la première fois que j'eus le plaisir de l'entendre.

« C'était dans les ateliers de Vincent, peintre d'histoire, où l'auteur faisait la première lecture de sa tragédie d'Abufar. L'assemblée était nombreuse et composée de tout ce que Paris comptait alors de grands talents dans tous les genres. J'étais placé, dit-il, derrière le fauteuil de Grétry, caché sous les rayons de son auréole, admis, par son honorable entremise, dans cette imposante réunion. Mes yeux étaient charmés de la vénérable figure de Ducis. Que mon âme fut émue des scènes admirables où ce poète peint l'amour paternel avec cette force et ces couleurs qui n'appartiennent qu'à lui seul ! Je jugeai sans peine qu'on ne pouvait écrire de la sorte, sans avoir le cœur pur, aimant ; et, dès cet instant, je vonai à l'auteur d'Abufar un attachement, une vénération dont le hasard m'a procuré le bonheur de lui renouveler l'assurance, soit à Versailles où il faisait sa résidence habituelle, soit à Paris, chez nos amis communs, où je le rencontrais souvent.

Ducis ne redoutait rien autant que la gêne du grand monde, et l'expiation que se trouve obligée d'y faire une réputation méritée ; il ne passait ordinairement à Paris que le temps nécessaire pour visiter quelques amis et

assister aux séances de l'Académie française. La solitude était devenue un besoin pour son âme tendre et mélancolique. Il aimait à se promener seul, à récapituler sa longue et honorable carrière : elle ne lui offrait que de chers souvenirs, car il n'avait pas cessé de prendre pour devise ce qu'il répétait souvent à tous ses jeunes élèves :

De bonnes actions sont de beaux vers de plus !

Il aimait surtout à se livrer en secret aux élans de cette douce piété qu'il avait héritée de sa mère, et qui répandait sur sa vie un charme inexprimable.

Dieu, qui avait fait à la fois de Ducis un grand poète et un homme de bien, voulut que la tendre amitié lui offrit, dans ses promenades solitaires, une heureuse distraction, un aliment nécessaire à son cœur. L'abbé Lemaire, son ami de collège, était depuis trente ans le premier vicaire de Bicêtre et le directeur des cabanons, repaire hideux et infect, où ce digne ministre des autels avait exposé mille fois sa vie en assistant les nombreux prisonniers à leur derniers moments. M. Lemaire, qu'on doit citer comme le modèle des pasteurs, venait d'obtenir la cure du petit village de Roquencourt, situé à une demi-lieue de Versailles, sur la grande route qui conduit à Marly. Quel plaisir éprouvèrent à se revoir ces deux vieux amis, longtemps séparés par la carrière différente qu'ils avaient parcourue ! Ducis craignait d'abord que le pieux ministre ne vît en lui qu'un profane qui s'était voué tout entier au culte de Melpomène ; mais, dès leur première entrevue, il fut désabusé. M. Lemaire, en le pressant dans ses bras, ne voit que son ami d'enfance, le dépositaire des ses premiers secrets : il retrouvait un cœur trop à la mesure du sien, pour n'être pas heureux d'y reprendre place.

— Si j'ai consacré ma vie, disait-il, à ramener à Dieu ses enfants égarés, ne leur as-tu pas, ainsi que moi, donné de grandes leçons de morale et de religion ? Qui pourrait résister à cette touchante piété filiale dont Antigone offre, dans tes beaux vers, un si parfait modèle ? Quel père n'ouvrirait son âme à la élémence et n'envierait pas le bonheur de pardonner, en écoutant ce que, dans l'un de tes meilleurs ouvrages, Œdipe adresse au coupable Polynice ?.. Va, mon bon François, tes écrits valent bien mes sermons, puisqu'ils épurent les mœurs et font aimer la vertu. Crois-moi, Dieu juge toujours l'intention. Il ne tient compte que du bien et du mal qu'on veut faire.

Cette touchante condescendance, qui donnait une si haute idée du curé de Roquencourt, semblait encore augmenter dans Ducis la piété qui charmait, soutenait sa vieillesse, et ne lui rendait que plus cher son respectable ami. Aussi ne se passait-il pas de jours sans qu'on vit ces deux vieillards se rejoindre, soit chez l'un d'eux, soit sur le chemin qui séparait leurs modestes demeures. Souvent l'auteur de Macbeth et d'Othello, après avoir servi la messe de son vieux camarade de collège, lui lisait les poésies diverses qu'il composait à cette époque ; et le digne pasteur applaudissait les vers charmants que Ducis adressait à son petit logis, à son petit bois, à son ruisseau.

Souvent aussi M. Lemaire venait lire, à son tour, au doyen des auteurs tragiques, le prône qu'il devait prononcer le dimanche suivant. Il le consultait sur les moyens de ramener par la persuasion, de rendre harmonieuse la parole de Dieu, et de la faire pénétrer dans tous les

cours... Heureux échange de confiance et d'estime ! Mélange touchant du sacré et du profane ! Admirable et précieuse effusion de deux cœurs, si dignes l'un de l'autre, égaux en droits au bonheur éternel, et qu'on ne saurait trop citer pour exemple à ceux qui dédaignent les douceurs de la sainte amitié !

Le curé de Roquencourt avait remarqué, parmi ses paroissiens, un vieillard privé de la vue, dont le ton et la démarche semblaient annoncer une personne de distinction, qui, retirée du monde, s'était réfugiée au village pour y dérober son existence à tous les regards.

Cet inconnu paraissait être septuagénaire ; il se promenait ordinairement dans les lieux les moins fréquentés des environs, et se faisait conduire par un vieux serviteur qui lui portait un vil et respectueux attachement. Ils habitaient tous les deux une retraite isolée, où jamais ne pénétrait aucun étranger.

La simplicité des vêtements de l'aveugle, qui n'était connu dans tout le pays sous le nom de M. Gervais, et l'obscurité dont il cherchait à s'envelopper sans cesse, l'avaient fait prendre d'abord pour un de ces pauvres rentiers de l'État, ruinés par les secousses politiques, qui viennent chercher aux champs une vie frugale analogue à l'exiguité de leurs moyens d'existence. Mais bientôt son penchant à la bienfaisance, seul bonheur que pût éprouver l'inconnu, le trahit, et fit soupçonner que, sous les dehors les plus simples, il cachait une grande aisance dont il employait la majeure partie à secourir les infortunés.

Il ne faisait aucune promenade sans répandre par les mains de son guide fidèle un grand nombre d'aumônes. Un agriculteur éprouvait-il une perte imprévue ; une pauvre veuve, un vieillard infirme étaient-ils abandonnés de leurs proches : le généreux monsieur Gervais s'empressait de venir à leurs secours et n'exigeait d'eux, pour récompense, que de cacher les dons qu'ils avaient reçus de lui. Le nombre des obligés augmentait chaque jour, et, sans divulguer tout-à-fait le secret promis, chacun portait à son bienfaiteur une vénération qu'il était difficile de ne pas remarquer. Il ne se promenait plus sans que, sur son chemin, chaque passant ne se découvrit avec respect et ne fit des vœux pour sa conservation. Se rendait-il à l'Église, on s'arrêtait sur son passage, on l'entourait avec empressement ; et, comme son infirmité l'empêchait de s'apercevoir des hommages qu'on lui rendait, et que son vieux serviteur se faisait un devoir de les lui laisser ignorer, cet excellent homme jouissait d'autant plus de tout le bien qu'il faisait, que rien ne lui semblait en révéler le mystère.

Cette bienfaisance modeste ne fut pas longtemps ignorée du curé de Roquencourt. Ceux de ses pauvres qu'il assistait de son côté, ne purent lui cacher ce que faisait pour eux le bon monsieur Gervais. On juge aisément, d'après cela, du vif désir qu'éprouva le pasteur de connaître celui qui l'aidait si largement à nourrir son troupeau.

Instruit, par le guide de l'inconnu, que rien ne déplaisait plus à son maître, que d'entendre parler des dons qu'il répandait, et qu'il avait déjà quitté plus d'un village où ses bienfaits divulgués lui avaient attiré des déférences qui contrariaient ses goûts, le pieux abbé Lemaire feignit d'ignorer tout ce que les habitants du hameau devaient au bienfaisant étranger ; il se contentait de se trouver quelquefois sur le chemin que celui-

ci parcourait dans ses promenades, de l'aborder avec le simple intérêt du pasteur du lieu, et de lier avec lui ces conversations d'usage qui, insensiblement, établissent plus de confiance et de familiarité. Monsieur Gervais, qui connaissait toute la vie du curé de Roquencourt, ne put se défendre de la vénération qu'il inspirait, et finit par l'admettre un jour dans son humble retraite.

M. Lemaire remarqua, non sans étonnement, plusieurs indices d'une haute origine et d'une opulence cachée. Là, se trouvait le portrait en pied d'un officier général qui, par la ressemblance des traits, annonçait être celui du solitaire aveugle ; ici, l'on voyait le buste en marbre de Turenne et celui du grand Condé ; sur la cheminée, on avait laissé, par oubli sans doute, une magnifique tabatière d'or, avec un portrait entouré de diamants ; enfin, sous une vieille redingote grise, que portait ordinairement l'inconnu, et sur un habit bleu tout rapé qu'il déboutonna par mégarde, le discret pasteur aperçut un grand cordon rouge, ce qui ne lui permit plus de douter que le simple Gervais ne fût un officier supérieur, ou quelque autre personnage important qui, sous un nom emprunté, cachait son rang et sa naissance.

H. VAN LOOY.

(A continuer.)

ESSAIS POÉTIQUES

DE M. LÉON PAMPHILE LEMAY.

Ce volume, qui est admirablement imprimé par M. E. Desbarats, renferme plus de 300 pages de poésie et peut figurer partout avec honneur pour témoigner de l'avancement littéraire de ce pays, et aussi du zèle et du goût parfait de nos bons imprimeurs.

Ainsi que l'a bien dit Balmès dans le tome III de ses mélanges, ceux pour qui la beauté morale n'est pas et qui traitent de rêve les ravissements de la vertu et les remords du vice ; pour ceux qui ne voient en ce monde que des nécessités matérielles et pour qui la pensée n'est qu'une sensation, ceux-là peuvent faire peu de cas de la littérature et de la poésie et ne pas comprendre son immense influence sur la société ; mais nous, nous admettons qu'il n'y a rien de plus réel et de plus sincère que ce qui est ressenti par notre cœur et rien qui témoigne mieux de l'état moral et intellectuel d'un pays et d'une époque que la poésie qui en est la plus vive et la plus forte expression. A ce titre nous accueillons avec bonheur les œuvres de M. Lemay, à qui les plus hauts encouragements n'ont pas manqué, et nous espérons que le pays saura reconnaître en lui un penseur, un homme d'une haute moralité et un littérateur qui lui fait honneur par l'emploi consciencieux et pur d'un talent vraiment noble et distingué. Nous reviendrons sur cet ouvrage dans un prochain numéro.